

REASSORTIMENT
0750

RÉDACTION ET
ADMINISTRATION :

26 bis, Rue Traversière
:: PARIS ::

P. HENRY, Directeur

DÉPOT DE VENTE A PARIS
Agence Parisienne de Distribution
:: 20, Rue du Croissant, 20 ::

CINÉ POUR TOUS

3 Janvier 1920

0 fr. 25

:: NUMÉRO 18 ::
Parait le Samedi

:: PUBLICITÉ ::
S'adresser à l'Administrateur
aux Bureaux du Journal



CHARLES RAY

SOUHAITS

On ne s'est jamais trouvé dans d'aussi favorables conditions pour produire des films, en France.

Le cours du change, d'abord, qui met actuellement le film américain et anglais à un tarif beaucoup moins avantageux que ces dernières années.

La fatigue que le public commence généralement à ressentir à la vue des scènes forcément un peu spéciales de la vie américaine, ensuite.

D'autre part, les publics étrangers eux-mêmes se lassent de ne voir que les produits des firmes nationales. Le bon film français serait certainement bien accueilli au dehors. Il y a d'ailleurs là, aussi, une question de propagande d'une haute importance.

Il ne manque donc plus que des films français. En effet, indiquez-moi, outre le *Bercail*, *Ames d'Orient*, *La Sultane de l'Amour* et deux ou trois autres, quels films peuvent passer à la fois pour des films dignes de ce nom et dignes, en outre, de l'épithète de : français.

Il nous reste donc à nous mettre à l'œuvre, et au plus tôt.

Souhaitons alors que, décidés à produire, nous cherchions avant tout à produire bien avant de chercher à produire beaucoup.

Souhaitons qu'on fasse appel, pour les scénarios, à des gens qui savent bâtir une intrigue vraiment dramatique, vraiment sentimentale, vraiment humoristique, vraiment comique, et qui soit en elle-même bien adaptée aux moyens dont dispose le cinéma.

Souhaitons que l'auteur prenne une part aussi grande que possible à la réalisation de son œuvre.

Souhaitons que, pour cette réalisation, on bâtisse de vastes studios et qu'on aménage ceux qui existent d'une façon aussi moderne que possible.

Souhaitons qu'on se souvienne des perfectionnements qu'introduisent chaque jour les Griffith, les Ince, les Tourneur, les Mack-Sennett dans leur technique, qu'on accorde une attention constante au détail, aux éclairages, et qu'on multiplie les gros premiers plans, qui sont à l'écran ce que les "tirades" sont à la scène.

Souhaitons que les interprètes aient toujours l'âge de leur rôle, ou a peu près, que les hommes soient hommes, non cabots ou effeminés, que les femmes répondent à l'idée que l'on se fait à l'étranger de la Française et de la Parisienne.

Souhaitons voir, en outre, dans nos films, des ameublements dignes de nos *Martine*, *Groull* et autres *Majorelle*.

Souhaitons voir des sous-titres aussi peu nombreux que possible, dépourvus de fautes de syntaxe et d'orthographe.

Souhaitons que les affiches que l'on fera pour annoncer ces films ne soient tout au moins pas plus mal que celles que l'Amérique et l'Italie font pour les leurs.

Souhaitons aussi que l'on comprenne que critiquer un film français, ce n'est pas vouloir du mal à son auteur, mais du bien.

Et souhaitons enfin n'être pas obligé de répéter tout cela le 1er janvier 1921.

P. H.

le monde du cinéma

Nous voici au seuil d'une année nouvelle. Que sera-t-elle pour le film français ? Il est possible d'en préjuger déjà, dans une certaine mesure, si nous rappelons quelques maisons et quels artistes tournent actuellement, et quels films ils réalisent :

PATHE

On disait, ces jours-ci, que Pathé allait cesser de produire. Mais ce n'est encore qu'un bruit. Actuellement cette firme subventionne Abel Gance, qui tourne un grand film : *Le Rail*. D'autre part, M. Mathot, engagé pour une série de films d'aventures, tourne en Algérie plusieurs scènes du premier. Auparavant, Pathé éditera plusieurs films de Prince-Rigadin, une grande comédie dramatique de M. de Morlhon, deux ou trois Nick-Winter, et deux films de G. de Buyseux, et plusieurs comédies dramatiques de M. Leprince.

GAUMONT

A Nice, M. Louis Feuillade termine les derniers épisodes de *Barrabas*, ciné-feuilleton en 12 épisodes. M. Léon Poirier tourne *Le Penseur*, d'après l'œuvre d'Edmond Fleg. M. Marcel L'Herbier tourne dans le Sud-Ouest *Le carnaval des évilés*, avec Suzanne Després, et Jacques Guérin-Catelain.

FILMS LOUIS NALPAS

On met la dernière main à un film tourné par Ch. Burguet : *Le Chevalier de Gaby*, où l'on verra Modot et Gaby Morlay. Marcel Lévesque a terminé depuis quelque temps sa série de six films comiques. Il vient de signer à nouveau pour un an. A Nice, M. Henri Fescourt continue à tourner *Mathias Sandorf*, d'après le roman de Jules Verne, avec MM. Joubé et Toulout. On travaille aussi à la réalisation de *Mandrin*, avec M. Mariaud pour la mise en scène et M. Modot pour interprète principal. M. Le Sompnier tourne *Tristan et Yseult*, avec M. Sylvio de Pedrelli et Mlle Lyonel pour interprètes. Et nous verrons bientôt *La Croisade*, grand film social de M. Le Sompnier, avec M. Van Daële et Bogaert et Mme France Dhélia.

LE FILM D'ART

On termine *La Rafale*, d'après Bernstein, second film français où paraît Mrs Fannie Ward. Le premier, *Le Chemin de l'Etoile*, est achevé. Nous verrons auparavant *la Faute d'Odette Maréchal*, œuvre d'Henri Roussell, avec Mme Emmy Lynn. MM. Joubé, Toulout, Decœur et Dubosc pour interprètes. Nous devrions voir bientôt : *Zon*, comédie de M. J. Boudrioz, avec Jane Danjou et Jacques de Féraudy ; le *Marchand de Bonheur* et *Haine*, de G. Lacroix, que l'Italie vient de nous enlever, après Gaston Ravel.

LES FILMS D. H.

Mme Germaine Albert-Dulac tourne *Malencontre*, d'après le roman de Guy Chantepleure, avec Mme France Dhélia pour principale interprète. On tournera probablement ensuite : *Le Train sans yeux*, d'après le roman de Louis Delluc ; *Un homme honorable* ; *Frédéric Chopin*.

S. C. A. G. L.

A la Société cinématographique des auteurs et gens de lettres, on tourne : *La Terre*, de Zola ; Antoine met en scène. *Mademoiselle de la Seiglière*, mise en scène de Huguette Duflos pour interprète.

Fromont jeune et Risler aîné, d'après le roman d'Alphonse Daudet. Et *Mimi-Trottin*, d'après le roman de Marcel Nadaud, avec Louise Lagrange.

ECLIPSE

A l'Eclipse, M. Pouchal met la dernière main au film de Nozière : *Le Dieu du hasard*, où l'on verra Gaby Deslys, Harry Pilcer, Tréville et Oudart.

ECLAIR

On n'y tourne que des films comiques. M. Rémond continue la série *Dandy*, M. J. Fèvre celle où paraît Gentleman Jack, déjà vu dans *L'Hypnotiseur* et *L'Aventure du Grand-Hôtel*.

PHOECA

Suzanne Grandais tourne *Suzanne et les Brigands*. M. Champavert met en scène *L'été de la Saint-Martin* ; puis *Lourdes*. M. Paul Capellani tourne *l'Etau*. Et nous verons la semaine prochaine le second film de Suzanne Grandais à la Phocécia : *Simplette*, scénario et mise en scène de René Hervil.

M. Mercanton a achevé *L'appel du Sang*, que nous verrons bientôt, et se prépare à aller tourner *Kismet* en Afrique.

M. Violet tournera bientôt *La Bataille*, de Claude Farrère, au Japon.

M. René Navarre tourne actuellement à Nice, en compagnie de M. Jean Durand pour la mise-en-scène, un ciné-roman de M. Gaston Leroux.

M. Adrien Caillard tourne le *Syndicat des Fessés*, d'après un scénario d'Alfred Machard qui sera publié dans *Lectures pour Tous*.

M. René Plaissetty termine *Vers l'Argent*, avec Mme Mary Massart et MM. Mauloy et Caméré. Il tournera ensuite *la Torture*, d'après Jules Mary.

à Marseille

Après quelques semaines de retard, dues aux difficultés du moment, l'Express-Studio-Film va s'ouvrir le 1er janvier. L'Express-Studio-Film n'est pas une maison d'édition : c'est un laboratoire où tout a été combiné pour l'exécution rapide et soignée des travaux de clientèle. Tous les travaux cinématographiques s'y effectuent dans le minimum de temps et avec le maximum de perfection, grâce à un matériel moderne et à un personnel choisi. Le nom de M. Pierre Chavaroux, créateur du laboratoire, est d'ailleurs la meilleure garantie pour tous ceux qui ont eu quelque contact avec le monde des studios et des ateliers. Depuis la perforation (faite au moment de l'emploi des films) jusqu'à la projection où le metteur en scène voit le résultat de son travail de la veille, tout est installé pour le meilleur rendement. L'Express-Studio-Film se spécialisera dans le travail soigné ; sa production représentera le maximum de perfection de la technique cinématographique actuelle.

EXPRESS-STUDIO-FILM

Laboratoires cinématographiques Chavaroux et Devaillay, 3, rue de la Fausse-Monnaie (Corniche). (Adresse télégraphique : Studio-Marseille.)

Ralph. — 1° Charlie Chaplin a intenté de nombreux procès à ses imitateurs, les Billy West, Ray Hughes-Kicklet ; d'ailleurs, il y a une telle différence, dans la qualité... 2° Los Angeles est une grande ville ; les studios se trouvent pour la plupart dans les faubourgs. 3° Nous avons annoncé, dans un numéro précédent les dernières créations de Prince-Rigadin. 4° Zigoto s'appelle en réalité Larry Seimon ; adresse : Vitagraph Studios, Hollywood (Cal.), U.S.A. 5° Le petit Abélard, l'ex-Bébé de chez Pathé ne tourne plus. C'était un enfant-phenomène assez agaçant, et ses films étaient en général bêtêtes. 6° Je ne sais pourquoi on a changé Mutt en Dick, car en Amérique, ainsi qu'en Angleterre, ces dessins animés sont connus sous le nom de « Mutt and Jeff cartoons ».

Linette. — Oui, M. Léon Mathot est marié. Actuellement en Tunisie pour quelques semaines.

Doug. Hast. — 1° Enid Bennett a vingt-cinq ans environ ; née à York, en Australie ; mariée à Fred Niblo, qui dirige la réalisation de ses films. Adresse : Ince Studios, Culver City (Cal.), U.S.A. 2° William Russell a trente-trois ans ; marié ; nationalité américaine. Adresse : Fox Studios, 1401 Western Avenue, Los Angeles (Cal.), U.S.A.

Montmartroise. — 1° Renée Carl semble s'être définitivement retirée de l'écran. 2° Cet artiste est Julian Eltinge. Il ne tourne d'ailleurs plus.

Miss Tango. — 1° Dans *Un Forban*, William S. Hart a pour partenaire Miss Katherine Mac Donald, qui a paru dernièrement dans *Douglas fair ever*. 2° Votre lettre à Charlie Chaplin arrivera sûrement.

Un pilier de cinéma. — Votre idée est intéressante ; nous l'examinerons.

Claudine. — Ecrivez-lui à l'Athénée, où il joue actuellement.

Une midinette. — Envoyez votre lettre à M. André Legrand, 52, avenue Victor-Hugo, qui la transmettra.

Une adm. de Rio-Jim. — 1° Mary Pickford a vingt-six ans ; née à Toronto (Canada). 2° Pour William Russell, voir plus haut. 3° Darrrell Foss, Metro Studios, Lillian Way, 1,025, Los Angeles (Cal.), U.S.A.

Adm. de Max. — Viola Dana, 25 ans environ ; Enid Bennett, 20 ; Beverley Bayne, 29 ans ; Elaine Hammerstein, 26 ans ; Mitchell Lewis, trente-huit, ou neuf.

Maryvonne. — Le Château du Silence a bien été édité le 5 octobre, mais il a passé dans un très petit nombre d'établissements. Pour plus de précisions, renseignez-vous à l'Eclipse, 94, rue St-Lazare.

J. Harley. — Je répète : ayez des rentes, des loisirs, soyez jolie, « photographique » surtout ; ayez en outre la faculté d'extérioriser les émotions les plus diverses ; ayez, enfin, des relations. Il ne faut rien de plus, actuellement, en France, pour devenir une étoile de cinéma...

Pretty r. c. — 1° Le nom de cette petite fille n'est indiqué nulle part. 2° La plupart des rôles de Mary Pickford comportent une part à peu près égale de fantaisie et d'émotion. 3° Mme Olga Petrova ne tourne plus.

Nani. — 1° Je n'en sais pas plus que vous à ce sujet. 2° Gaby Deslys. 3° Le mari de Mme Nazimova est M. Charles Bryant, qui était Cadère, de l'Occident. Pour le reste, je ne saurais vous renseigner.

M. B. — 1° Tous deux dans les vingt-cinq ans, 2° Je n'en sais rien, 3° Son vrai nom est Betty Lawson.

Eugène G. — 1° Je ne connais pas l'adresse de cette publication. 2° Aucun des ciné-romans que vous citez n'a été publié sous forme de feuilleton, sauf *La vedette mystérieuse*, dans *La Vérité*.

Un adm. de M.M. — 1° et 2° Déjà dit ici un bon nombre de fois. 3° Mollie King à partir du 2 Janvier dans *Félonie* et Mary Miles Minter à partir du 13 Février dans *Aventure de Mary*.

Lisys. — 1° Le terme technique est : un

ENTRE NOUS

« fondu ». 2° Cela dépend du film. D'ailleurs on ne dit pas tableaux, mais scènes.

Cricri M. — 1° Louise Lovely, dans ce rôle des *Sirènes de la Mer*. 2° Kenneth Harlan a été récemment démobilisé. Nous ne le reverrons donc pas avant plusieurs mois.

Sonia. — 1° William Desmond, R. Brunton-Studio, 5,300, Melrose Avenue, Los Angeles (Cal.), U. S. A. 2° Owen Moore, Selznick Studios, 807 East, 175 th street, New-York City, (U. S. A.). 3° Carlyle Blackwell, World Studios, Fort Lee, (New-Jersey), U. S. A.

Moonlight. — 1° 7 rue de Berne, Paris. 2° Je ne connais pas l'adresse de Roy Stewart. 3° De même pour Sheldon Lewis.

Max-Boris. — Cette matinée est remise. Entrée payante, naturellement, puisqu'il s'agit de bienfaisance.

Daisy. — 1° Pourquoi pas ? 2° J'ai déjà dit vingt fois que des timbres français ne sauraient servir aux Américains.

Sheila J. — 1° Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous renseigner sur la partenaire en question. 2° Ce que vous dites est malheureusement juste.

Rose-Lys. — 1° Trente-quatre ans. 2° C'est fort possible. 3° Vous verrez bientôt Prince aux Folies-Bergère.

Viviane Moore. — Pathé-Exchange, 25 W., 45 th Street, New-York-City, (U. S. A.).

Hindustan. — 1° Vous m'en demandez trop

Chiffon. — 1° Dorothy Phillips a vingt-sept ans. Adresse : Universal Studios, Universal-City (Cal.), U.S.A. 2° John Barrymore a trente-six ans. Je ne connais pas son adresse actuelle. Le nom de sa partenaire dans *Raffles* n'est pas mentionné. 3° Vous reverrez Romuald Joubé dans un mois, dans *La Faute d'Odette Maréchal*, avec Emmy Lynn.

Gribouille. — 1° Ne comptez pas trop lire un article sur cette artiste. 2° Oui, nous en éditons peut-être.

2° Oui, Mary Pickford doit gagner à peu près cette somme. 3° Depuis six ou sept ans en Californie.

Brichanteau. — 1° Trente-sept, 2° Trente, 3° Oui.

Bob L. — 23, rue Victor-Massé, Paris. Je ne sais quand elle tournera à nouveau.

Andrée. — 1° Je ne connais pas cette adresse. Cet artiste tournait encore à la Vitagraph il y a quelques mois.

G. C., R. P. — Ces trois artistes ont la même adresse : Fox Studios, 1401, Western Avenue, Los Angeles (Cal.), U.S.A.

J. London. — 1° Ecrivez toujours à Ch. Chaplin, 2° 18 numéros, tous en vente, sauf le premier, complètement épuisé.

M. Nelson. — 1° Quarante et un ans. 2° Les deux principaux rôles. 3° Trente ans.

L'aiglon. — 1° M. Rozenberg ne tourne

DÉCLAMATION ET DICTION

CHANT et PIANO

COURS DE LITTÉRATURE

par conférences et causerie sur l'art français

par M. le marquis de Montgailhard

COURS DE Mme SAUTREAU

1er prix de tragédie
14, rue Froissart, Paris.
Prix des cours : 10, 15 et 20 fr. par mois
tous les mois, auditions en costumes
donnés par les élèves

plus, 2° 47, avenue Félix-Faure, 3° Huguette Duflos, 36, boulevard Malesherbes.

Aziadé. — 1° Parce que cela plaît à M. Feuillade, auteur des scénarios. 2° Je ne sais. 3° Oui, marié.

Poucelte. — 1° Oui, après *Travail et Poucelte*, dans le *Syndicat des Fessés*. 2° Adressez votre lettre à M. Caillard, Visio-film, faubourg St-Honoré, 111, qui transmettra. 3° J'en pense beaucoup de bien.

Dudule. — 1° Non, Francesca Bertini ne quitte pas l'écran, puisque, comme nous l'avons d'ailleurs annoncé, elle est en pourparlers avec la Metro d'Amérique et ira probablement tourner à Los Angeles. 2° 4 bis, rue Gounod, Paris. 3° Ne vous demandez pas si c'est hasardeux, car cela n'arrivera probablement pas, même si vous le voulez.

Gaston B. 19. — Merci pour vos compliments « sans pommade », comme vous dites. 1° Max a tort, en effet. 2° *Mathias Sandorf* n'est pas encore achevé. On ne le verra pas avant le printemps prochain.

Spring. — 1° Elmo Lincoln, Universal Studios, Universal-City (Cal.), U.S.A. 2° *La Gamine* est un film américain, tourné en Amérique avec des artistes américains par le metteur en scène français Chautard, d'après la comédie de Pierre Veber.

Elise P. — 1° L'article relatif à Pearl White a paru dans le numéro 2. Cette artiste, depuis ces derniers mois, tourne pour Fox des comédies dramatiques. 2° Pathé a engagé Juanita Hansen pour ses ciné-romans. 3° Les lettres pour la Californie mettent vingt et vingt-cinq jours à l'aller et autant au retour.

L.L.R. — 1° et 3° Je ne puis vous renseigner. 2° June Caprice a vingt ans. Ne tourne pas pour le moment ; célibataire.

J. Félix. — Je ne puis malheureusement répondre à aucune de vos questions.

Ophélie. — 1° Oui, 2° Trente-sept, 3° Cela ne vous regarde pas.

Little baby. — 1° On n'imité pas les flammes, le plus souvent ; elles sont véritables. 2° Trente-quatre ans, 3° Je ne saurais vous renseigner, ce film est trop ancien.

Culy. — 1° Tant mieux ; merci du renseignement. 2° Ecrivez à nouveau. C'est plus sûr.

J. Rinerde. — 1° Antonio Moreno, après avoir tourné *La Maison de la Haine* pour la Pathé-Exchange, a été engagée pour trois ans par la Vitagraph, où il a déjà terminé deux films en série, avec Carol Holloway, qu'on a pu voir dans le *Cinabar*, pour partenaire. 2° Adresse : Vitagraph Studios, Hollywood (Cal.) U.S.A.

R.A.B. — 1° C'était peut-être Marie Doro, mais je n'en suis pas très sûr. 2° J'indiquerais les films Triangle que l'on va éditor, au fur et à mesure qu'ils paraîtront. 3° William Stowell était le partenaire de Dorothy Phillips dans ce film.

June. — 1° Vous m'en demandez trop. 2° Ecrivez-lui au Gymnase où il joue actuellement. 3° Dans un mois ou deux, car sa production est très régulière.

Hardy. — Le contrat d'Edna Purviance avec Charlie Chaplin est toujours en vigueur. C'est une autorisation que Chaplin lui donne, simplement. 2° Non, pas dans ce film. 3° Bientôt.

Harold. — 1° Le film dont vous parlez ne serait tourné qu'après *Polyanna*, premier film devant être édité par l'United Artists'. 2° Le mot « location » désigne pour les Américains l'endroit où l'on tourne une scène. 3° *Daddy-long-legs* a été tourné voici dix mois.

Monki. — 1° G. Carpentier, 35, rue Brunel, 2° Max Linder est en Amérique, je ne connais pas encore son adresse. 3° Eddie Polo, Universal Studios, Universal-City (Cal.), U. S. A. 4° Vous verrez dans quelques mois Pearl White dans *Le secret noir*, le dernier film en série qu'elle a tourné.

Lone Star. — 1° Gardez une copie de vos questions. 2° Ce gala est reporté à janvier. 3° Cette adresse est certainement exacte. 4° Je ne connais pas le nom de cette petite italienne. 5° Charles Ray, Thos. H. Ince Studio, Culver City (Cal.), U.S.A.

CETTE SEMAINE :

SON FILS

comédie humoristique interprétée par
Bryant Washburn et Virginia Valli.
(Salle Marivaux)

CENDRES D'AMOUR

drame interprété par James J. Ackett et
Mabel Julienne Scott.

MARTHE

drame tiré par G. Roudes de la pièce de H.
Kistemaekers, avec Paulette Duval, Pierre
Magnier et de Rochefort pour principaux
interprètes.

UN DRAME D'AMOUR
SOUS LA REVOLUTION
(1^{re} partie-)

grand drame historique en deux parties, ti-
ré du roman de Ch. Dickens : *A tale of two
cities*, interprété par William Farnum et
Jewel Carmen.

LOUISE GLAUM

dans *Au Sahara*, grande scène dramatique
de G. Sullivan.
(Artistic. Omnia, Pathé-Palace)

Louise GLAUM
dans
AU SAHARA



Irène de Morénos : Mlle FARNÈSE



Le Fils M. ZORILLA



Juana Smithson : Mme DARSON



BRYANT
WASHBURN

dans
SON FILS

LE FILS LA NUIT



Le Garde Mathias : M. DARTAGNAN



Fabien JACQUES-ROBERT



Le Comte de Morénos : M. MAILLY



William FARNUM

dans
UN DRAME SOUS LA RÉVOLUTION

- CHARLES RAY
dans *Volonté*
(Gaumont-Palace, Gaumont-Théâtre)
- NAZIMOVA
dans *Hors de la Brume*.
- MOLLIE KING
dans *Félonie*.
- CONSTANCE TALMADGE
dans *La Petite Milliardaire*.
- VIRGINIA PEARSON
dans *Le faux bonheur*.
- DORIS KENYON
et Frank Mills dans *Pour un baiser*.
- GLADYS BROCKWELL
dans *Le prix d'un caprice*.
- GEORGE LARKIN
dans *Dernière Forfaiture*.

CHARLES RAY

PAR
CHARLES RAY

Mon nom, vous le connaissez.

Ma date de naissance : 15 mars 1891 : j'ai 28 ans, je ne suis pas effrayé de vous l'avouer, parce que je ne suis qu'une étoile mâle. Je suis né à Jackson, Illinois, mais j'ai vécu à Springfield et à Peoria, plus tard, je terminais mes études à l'école supérieure Polytechnique de Los Angeles.

C'est à cette école que je pris la passion du théâtre. Je pris part à toutes les représentations, autant que mes études à la pension me le permirent. Je désirais aller sur la scène à un tel point que je pensais guère à mes études. Comme les parents le font le plus souvent, les miens s'y opposaient ; je profitais des vacances d'été, pendant qu'ils étaient allés faire un voyage, pour travailler au vieux théâtre Burbank. Quelquefois, j'avais une seule ligne à dire, quelquefois pas du tout, mais je tenais mes yeux ouverts et ne m'occupais pas du dollar par soirée que je recevais.

Mon occasion vint enfin. Une petite représentation fut annoncée au Phenix. Je sollicitai une place dans le chœur d'une comédie musicale, mais obtins quelque chose de meilleur. J'avais l'habitude de chanter à l'école, je suis ténor, mais n'avais jamais chanté au concert. A la maison, je chantais beaucoup.

On me donna un chant et un tout petit rôle dans cette comédie. Je devais chanter selon la mode habituelle de la scène. Le régisseur me dit dans la matinée : « Que désirez-vous, demi-lumière ou brillante lumière ? » Je n'avais jamais entendu parler des deux, réellement, car au Burbank, nous jouions drame ou comédie. Comme je pensais qu'il valait mieux commencer modestement je lui répondis très timidement : « Demi-lumière, s'il vous plaît ! »

Ce soir-là, tout alla doucement. Mon tour arriva en son temps, et je me tenais au centre de la scène, un pied reposant sur un banc, me rappelant que les ténors avaient toujours une pose peu confortable comme cela. Elle semblait à la fois facile et non chalante, mais ma jambe et mon pied tremblaient avec nervosité.

Je n'avais pas peur et me sentais sûr de moi, mais je me rappelle avoir contemplé ma jambe tremblante, me demandant si elle tomberait ou si je ferais mieux de la poser tout de suite par terre. Je n'aimais pas l'apparence de ce membre tremblant, aussi je le mis par terre, récitai mon rôle, chantai ma partie et dansai autour de la scène, et je vous le dis, ce fut brillant !

Les théâtres en Arizona me semblèrent superbes. Avez-vous jamais vu les ciels d'Arizona pendant la nuit ? Oui ? Eh bien, vous savez combien leur vue vous inspire. De la scène, vous pouvez regarder et voir les étoiles et le public a, au-dessus de sa tête, la voûte du ciel brillant. Les hommes fument tellement que vous pouvez voir, çà et là, des points lumineux semblant autant de mouches de feu qui voltigent. Je n'oublierai jamais la beauté de cet ensemble.

Le pire fut que tous mes engagements arrivèrent brusquement à leur fin. Avec les engagements de théâtre, on est engagé pour dix semaines, mais on est généralement prévenu à la fin de la 5^e ou 6^e semaine que l'engagement prend fin.

Les salaires ne dépassant jamais 30 ou 40 dollars, je n'avais jamais un centime de reste. Mes parents s'étant, entre temps, réconciliés avec moi, m'envoyèrent de l'argent pour retourner à Los Angeles. Ils me donnèrent une splendide garde-robe, car bien que de situation modeste, ils ne voulaient pas que j'eusse une apparence pauvre pendant que j'étais acteur.

J'avais coutume de les préparer d'avance. J'écrivais :

« Les choses semblent marcher bien lentement cette semaine » et la semaine d'après, je câblais : « La Compagnie a sauté, rentrerai vers le 10 ». Mes parents avaient une grande patience et mon père disait : « Si vous nous aviez seulement fait la surprise de revenir avec un petit chèque ! » Ils savaient bien que je gagnais de l'argent, mais ils ne le virent jamais et cela finissait toujours ainsi.

Je séjournai aux environs de Los Angeles pendant quelques mois. C'était Pété et rien ne survint. Je rencontrai quelques personnes qui désiraient présenter dans les petites villes près de Los Angeles un acte joué par trois artistes.

Jusqu'à ce jour, je n'avais vu aucune des grandes représentations de l'Est ; l'un des auteurs était un habile écrivain, pour le dialogue. Il prit hardiment des pièces comme « Girl of the Golden West », « Lottery-man », « The Wolf », « The Dollar Man » en tira le meilleur de l'intrigue, changea les titres et les noms des personnages, arrangea à sa manière le dialogue pour que nous ne puissions jamais reconnaître l'original et nous eûmes ainsi un acte de vingt minutes donnant l'impression d'une pièce nouvelle. Nous eûmes du succès. Nous étions de tels pirates que, sous un autre titre, nous fîmes même avec « Havoc » d'Henry Muller, une pièce nouvelle.

Nous gagnions 80 dollars par semaine et les partagions de trois manières. Chacun de nous avait vingt dollars et les autres vingt dollars, nous les gardions pour les dépenses, décors, voyages et autres choses imprévues. Nous travaillions tous aux décors et avions l'habitude de peindre quantité de choses ; c'était réellement comique. J'avais déjà une grande expérience pour la mise en scène.

Réellement, j'avais étudié la mise en scène longtemps avant cette époque. A la maison, lorsque j'avais vu une représentation, j'allais dans ma chambre et me mettais les plus comiques barbes, perruques et moustaches. J'avais une garde-robe complète et des maquillages en plus grande quantité que maintenant que je suis devenu un professionnel.

Un soir, un de mes camarades et moi étions assis dans ma chambre, souhaitant

d'aller ailleurs, lorsque Harry Spear, de la « Belasco Stock Co », entra. Il nous parla du cinéma et nous dit : « Pourquoi n'en faites-vous pas ? » Cette proposition me plut. J'espérais que mon compagnon ne serait pas tenté. N'était-ce pas égoïste ? Mais j'étais si impatient d'agir que je pensais n'avoir pas à me préoccuper d'autre chose. Mon camarade dit qu'il détestait le cinéma, qu'il ne désirait que les succès de la scène.

Spear me dit d'aller, dès le lendemain matin, au studio de Ince, près Santa Monica ; je mis mon réveil-matin à 6 heures,



Je changeai trois fois d'automobile, marchai encore, puis arrivai brusquement devant une vue la plus belle que j'aie contemplée. Il y avait environ 90 cow-boys galopant sauvagement sur leurs poneys, 40 à 50 Indiens, une soixantaine de voitures, un des plus beaux matins de Californie pour éclairer la scène, l'éclat de l'Océan Pacifique, l'animation de la place, tout cela m'éblouissait et me charmait. Je n'ai jamais désiré aussi ardemment faire quelque chose, dans toute ma vie, qu'à ce moment, j'ai désiré entrer au cinéma.

La date, 12 décembre 1912, me restera gravée dans la mémoire. On faisait des films sur la guerre civile qui comprenaient peu de femmes. Le canon tonnait, c'était la bataille corps à corps.

On me prit tout de suite comme « extra » et on me dit de mettre une barbe. Je trouvai alors que mon entraînement, durant les longues heures de la nuit, m'avait été très utile, et j'attribuai réellement à cela mon entrée dans le cinéma ; car, en général, les jeunes n'ont pas l'expérience de la mise en scène ; et si je n'avais pas été capable de faire ce qui était exigé à

ce moment, je n'aurais probablement jamais tourné.

A la fin de la journée, M. Ince vint à moi et me parla. Il me fit compliment de ma barbe et du caractère de mon jeu, et je répondis : « Ceci est un peu hors de ma spécialité, mais j'ai fait de mon mieux ». Il reprit : « Quelle est votre spécialité ? » Je répondis : « Juvénile » (rôles de jeunes gens). Il me pria de recommencer le jour suivant.

Lorsque je revis M. Ince, il me dit que si un jeune homme pouvait aussi bien porter une barbe, il serait d'une grande utilité à la troupe. Nous portions alternativement les uniformes du Nord et du Sud, dont nous nous chargeons. M. Ince me donna un rôle de jeune garçon pour commencer. C'était un peu plus difficile. « The Favorite Son » (Le fils favori) était dirigé par Francis Ford ; Grace Cunard était la jeune fille et Joseph King, l'autre frère. J'étais si enthousiasmé, si inspiré et travaillai si fort que je ne croyais pas possible de me tromper complètement. Quelquefois, quand j'ai assez d'argent, je vais louer ce vieux film et le fais tourner pour moi tout seul. J'aime voir comment je jouais dans ce temps-là. On m'a dit qu'il est représenté maintenant en Chine et y fait de bonnes recettes.

Un jour, à la fin de la représentation, je fus demandé auprès de M. Ince. Je pensai qu'il allait me prier de prendre la porte. Il me dit que le film était monté et qu'il l'avait examiné très soigneusement. Je pensai que c'était ma fin, et me dis : « Oh ! si seulement je pouvais gagner six ou huit semaines de plus, je pourrais économiser assez pour aller à New-York. Cependant, M. Ince me dit : « Je vois de très grandes dispositions en vous et j'espère que vous voudrez bien rester avec moi. »

J'étais anéanti car, jusqu'à ce jour, personne n'avait jamais voulu rester avec

moi. On désirait toujours se débarrasser de moi parce que la représentation ne pouvait me payer ou ne pouvait avoir lieu. Cela me remit tout à fait. Nous montâmes et j'étais tellement heureux que les pleurs emplirent mes yeux ; j'avais la gorge serrée et ne pus prononcer une parole de remerciements. Je tombai en haut de l'escalier, les larmes m'ayant obscurci la vue ; M. Ince avait dû remarquer mon trouble, mais il était si aimable qu'il me donna une tape amicale sur l'épaule et me dit : « C'est bonne chance lorsqu'on tombe en haut de l'escalier ! »

Par la suite, j'étudiai tout le temps, même dans les autos. Je n'en avais pas encore une à moi, j'oubliais tout ce qui m'entourait et ne pensais qu'à mes rôles et comment les perfectionner. Brusquement, je revenais à la réalité et, regardant autour de moi avec anxiété, me demandais si je n'avais pas fait quelque excentricité pouvant donner à penser que j'étais touché !

— M. Ray, vos parents doivent être très fiers et se réjouir de vous avoir laissé suivre votre vocation.

Charles Ray sourit. « C'est un tel soulagement pour eux de ne plus me voir leur demander de l'argent !... Ils ne me le donnaient jamais à contre-cœur, car ils pensaient qu'il y aurait quelque jour un bon résultat. Mon père commença à être fier de moi le jour où j'eus un compte en banque. C'était sa manière de comprendre son orgueil envers moi. »

— Répétez-vous, beaucoup ?

Très peu, en vérité. Je lis une fois une pièce, cela est le fleuve ; les épisodes sont pour ainsi dire les affluents. Juste avant de jouer un certain épisode, je le relis et j'en parle à mon directeur, Victor



Charles RAY

dans

PEINTURE D'AME

Schertzinger qui parle plusieurs langues. C'est un étonnant et merveilleux musicien qui a écrit la musique pour « Civilization ». Il vient de finir un drame pour moi. Le titre actuel est : « A nine-o'clock Town », mais probablement il sera changé. Je ne peux vous expliquer comment il se fait qu'entre Vic et moi nous nous comprenons si bien, nous n'avons pas besoin de causer lorsqu'il dirige. Il me regarde, je le regarde. Ce doit être transmission de la pensée ou je ne sais quoi, mais je sens tant d'harmonie quand il est près de moi et joue de sa musique qui me transporte d'enthousiasme.

Naturellement, si nous sommes une dizaine travaillant ensemble, il faut qu'il y ait une petite répétition. Malgré mon émotion, en général, je joue spontanément d'après mon impression ressentie sur le moment.

— Avez-vous le sentiment que vous pouvez vivre votre sujet, et y pensez-vous lorsque vous le jouez ?

— Je sais que je le peux. Je suis heureux de n'avoir jamais perdu mes illusions. Je veux voir une pièce qui me semble réelle et dont le caractère me pénètre. J'ai eu un rôle dans lequel j'avais à porter un monocle, le maquillage gras, la chaleur l'empêchaient de tenir en place ; pour y parvenir je le portais toujours à la maison et principalement en dinant. Je savais que je devais manger sans qu'il tombe et pensais combien ce serait horrible, si, dans une scène, ce monocle glissait le long de ma joue fardée ! Je m'habituai si bien à le porter qu'il me manquait lorsque mon rôle était fini.

Il émane de Charles Ray une tranquille fermeté qui se fond avec un éclair de jeunesse et de gaieté dans ses yeux couleur de noisette. Il semble un grand, généreux et franc garçon qui vous regarde droit dans les yeux. Il est si impatient de réussir et de plaire à M. Thomas Ince que les succès passés s'évanouissent dans son esprit.

N'avez-vous pas toujours détesté les gens qui vous serrent la main avec une main froide, visqueuse ? Vous n'avez pas cela à craindre avec M. Ray. Il vous donne une ferme et chaude poignée de main, qui semble vous dire : « Je suis certainement heureux de vous connaître ».

Et d'après sa grande expérience, bien qu'il n'y ait que six ans qu'il ait embrasé cette carrière, Charles Ray dit qu'il y a, pour une femme de talent, une splendide chance de réussite. Il aime à changer la principale artiste dans chaque film, mais il dit qu'il est presque impossible de le faire étant donné la rareté des jeunes filles à la fois jolies et ayant du talent.

— Je crois, dit-il, que si les jeunes filles qui désirent réussir dans le cinéma voulaient ne plus rêver et s'astreindre à travailler sérieusement à la maison en étudiant et surveillant leurs gestes dans la glace, en lisant les magazines de cinématographie et voyant les meilleurs films, elles auraient exactement la même chance que moi. Je n'ai pas obtenu ma chance par ma bonne mine ou des recommandations, mais simplement en étant prêt lorsqu'une porte s'ouvrait après de nombreux désappointements.

« Allez à lui, et attachez-vous à lui, me dit-il en terminant, c'est la véritable recette du succès à l'écran. »

Gallo - Film

MARTHE

Edition Harry

Joueur passionné et indélicat, le marquis d'Aiguerose a été obligé de s'expatrier à Hai-Ding (Indo-Chine) où, grâce à d'influents relations, il a obtenu une importante concession.

Dans sa solitude désœuvrée, ses anciens vices renaissent plus impérieux que jamais et son exploitation périclite de jour en jour.

Enfant abandonné, recueilli par une brave femme, Mme Delhos, le jour de la Saint Louis, sur le parvis d'une église de Verdun, « Louis Verdun », pour subvenir aux besoins de sa mère d'adoption qu'il adore et dont la santé est précaire, a accepté les fonctions peu rétribuées de surveillant dans l'entreprise du marquis d'Aiguerose et, à plusieurs reprises, s'est adressé à lui pour obtenir une avance, toujours refusée. Tendrement sollicité par sa bonne mère, Louis Verdun tente à nouveau de fléchir le marquis, mais en vain.

Cependant, le marquis a dilapidé au jeu les fonds affectés à une échéance impérative et, pour différer le paiement de sa dette, imagine le hideux stratagème de se cambrioler, de cacher dans la case du brave Louis Verdun son portefeuille, puis, ensuite, de faire constater le vol en appuyant ses soupçons sur le brave garçon. Résultat : Louis Verdun est injustement condamné à dix ans de réclusion. Mais Louis Verdun réussit à s'évader et à gagner l'Amérique où il fait la connaissance d'un prospecteur de mines d'or, nommé Georges d'Espar, auquel il conte son infortune. Celui-ci le prend en amitié et en fait son associé. Blessé mortellement par l'explosion prématurée d'un fourneau de mine, Georges d'Espar échange ses papiers contre ceux de Louis Verdun. Désormais, Louis Verdun est mort pour tous, seul, Georges d'Espar existe.

Des années ont passé... Le marquis d'Aiguerose a délaissé son exploitation d'Haï-Ding pour une autre beaucoup plus intéressante : il a épousé Marthe Valdón, riche héritière de parents entichés de noblesse, qui ont cru donner le bonheur à leur fille en lui achetant un titre de marquise.

Cette exquise créature, honnête et loyale, est experte en tous les sports et cherche en eux la consolation d'avoir été la victime du peu délicat marquis. Car le misérable ne se contente pas d'écarter en folles prodigalités la dote de sa femme, mais la traite en quantité négligeable et amène sous le toit conjugal ses compagnes de plaisir.

Au cours d'un championnat de polo à cheval, Marthe fait la connaissance du capitaine d'équipe, qui n'est autre que Georges d'Espar, alias Louis Verdun, lequel, ignorant qu'elle était la marquise d'Aiguerose s'était auparavant épris d'elle.

Invité par la marquise à se rendre à ses mardis, Georges d'Espar, à présent qu'il sait que Marthe est la femme de celui qui le fit condamner innocemment, dompte sa haine et sa passion et ne se rend pas à l'invitation, — absence qui étonne et émeut inconsciemment la marquise.

Quelques jours plus tard, à une vente de charité, Georges d'Espar a l'occasion de payer royalement à celle qu'il aime la fleur dont elle adorne sa boutonnière, et Marthe,

ADAPTATION VISUELLE

de l'œuvre de

Henri KISTEMAECKERS

par

==== **Gaston RONDES** ====

DISTRIBUTION

Marthe Valdón, marquise d'Aiguerose
Mlle Paulette Duval
Marquis d'Aiguerose
M. Pierre Magnier
Georges d'Espar
M. de Rochefort

Les toilettes de Mlle Paulette Duval sont de la Maison Dœuillet, Place Vendôme, Paris.

tout en le remerciant au nom de ses pauvres, lui rappelle qu'elle reçoit avec plaisir ses amis, le mardi de 4 à 7 heures.

Lors d'une promenade au Bois, les chevaux de la marquise prennent les mors aux dents et Marthe va être inévitablement leur victime, quand Georges d'Espar, qui chevauchait dans le bois, voit l'équipage emballé, se jette à sa poursuite et par un prodigieux tour de voltige, parvient à enfourcher l'un des chevaux et à s'en rendre maître. Il s'aperçoit alors que celle qu'il vient de sauver n'est autre que celle qu'il adore. Marthe, de son côté, a reconnu d'Espar...

Le mardi venu, Marthe espère bien voir son sauveteur et le remercier de vive voix... mais comme celui-ci ne se présente pas, Marthe, dépitée, lui écrit une lettre en laquelle elle l'informe que s'il ne vient pas aujourd'hui même, elle tiendra son abstention pour une offense. Georges ne peut différer plus longtemps et il arrive chez la marquise au moment où celle-ci va essayer de nouveaux pistolets que vient de lui envoyer le célèbre armurier Gastine. Georges sollicite l'honneur de tenir la cible et, témérairement brave, la tient tout près du corps, se refusant à l'éloigner, sous le prétexte que ce serait faire une injure à l'adresse de la marquise. Marthe tire... et l'assiette qui servait de cible vole en éclats.

Tête à tête, Marthe demande à Georges pourquoi il la fuit ainsi ? Sollicité, Georges se décide à parler et conte son histoire...

Entre temps, le marquis fait demander à la marquise si elle peut le recevoir, car il a perdu la nuit même au jeu, la forte somme.

Marthe demande à Georges quelle est sa situation légale si quelqu'un le reconnaissait ; et celui-ci lui ayant répondu qu'il est faussaire et en rupture de ban, elle s'effraie considérablement. Mais Georges la rassure,

car il a déjà fait maintes expériences et personne ne l'a reconnu. Puis Georges lui avoue qu'il doit la fuir parce qu'il l'aime... Ecœurée par l'acte ignoble de son mari, délicieusement angoissée et charmée par les paroles tendres de Georges, Marthe goûte les délices d'une chose exquise mais ignorée ; cependant son austère vertu lui fait fermer son cœur à l'amour... défendu.

Le marquis se fait annoncer, et la jeune femme présente les deux hommes l'un à l'autre. Resté seul, le marquis songe ! Il est inquiet, il cherche — où diable a-t-il vu ces yeux-là ?

Cependant, Marthe a pris une décision : elle va trouver le marquis, lequel avait sollicité un moment d'entretien, et lui déclare qu'elle consentira à payer toutes ses dettes, à la condition qu'il lui rendra sa liberté par le divorce. Le marquis refuse. Puis, poussant le cynisme jusqu'à son plus haut degré, il informe Marthe qu'il ira le soir même, à onze heures, user des droits que lui octroient la loi et son titre d'époux...

Marthe, décidée à tout plutôt que de subir ce laid personnage, écrit une lettre à chacun de ses amis pour les convoquer le soir même à onze heures et une en particulier à Georges d'Espar...

Les amis arrivent et Marthe les prie de patienter un instant. Bientôt ils sauront tout !...

De retour dans sa chambre, Marthe y reçoit Georges et lui explique son plan : un éclat public peut seul contraindre son mari au divorce. La présence de Georges d'Espar chez elle donnera toutes les apparences d'une faute qu'il sait qu'elle est incapable de commettre... Et Marthe lui demande de la sauver encore une fois. Georges accepte. Marthe le fait cacher derrière les rideaux de la fenêtre, et lorsque le marquis, sardonique, arrogant, arrive pour user de ses droits... Georges paraît... Une scène émouvante a lieu. Le marquis ordonne à Georges de sortir, et comme celui-ci s'y refuse, il le menace de son revolver. Une lutte adroite s'engage, en laquelle Georges désarme d'Aiguerose. Mais, dans la lutte, les yeux flamboyants, les yeux qui le hantaient parlent... D'Aiguerose reconnaît Louis Verdun ! Il raille sa femme sur ses fréquentations et lui jette à la face que celui qu'elle lui préfère n'est qu'un forcat en rupture de ban et qu'il va de ce pas le livrer à la justice !...

C'en est trop pour la pauvre Marthe ! Il est des gestes qu'on ne peut réprimer, elle saisit son revolver et tire sur le marquis...

Affolée de son acte elle tend sa poitrine pour que d'Aiguerose y décharge l'arme qu'il vient de recueillir. Mais d'Aiguerose est beau joueur. Tous les d'Aiguerose ont mal vécu, mais tous sont morts proprement... Si bien que lorsque les familiers accourent, le marquis leur déclare qu'il vient d'en finir, selon l'usage, ne pouvant faire face à sa dette de jeu...

Puis, avant de mourir, il confie sa femme à Monsieur... « d'Espar ».

Et cette couronne de marquise, couronne de ronces si durement achetée, si douloureusement portée, fut transformée par la magie de leur amour en une couronne de roses.